

24^{ème} dimanche Année A Méditation
Dimanche 17 septembre 2023. Si 27, 30-28, 7 ; Rm 14, 7-9 ; Mt 18, 21-35
Notre dame du Rosaire – Les Lilas

Lecture du livre de Ben Sira le Sage 27,30 – 28, 7

Rancune et colère, voilà des choses abominables où le pécheur est passé maître. Celui qui se venge éprouvera la vengeance du Seigneur ; celui-ci tiendra un compte rigoureux de ses péchés. Pardonne à ton prochain le tort qu'il t'a fait ; alors, à ta prière, tes péchés seront remis. Si un homme nourrit de la colère contre un autre homme, comment peut-il demander à Dieu la guérison ? S'il n'a pas de pitié pour un homme, son semblable, comment peut-il supplier pour ses péchés à lui ? Lui qui est un pauvre mortel, il garde rancune ; qui donc lui pardonnera ses péchés ? Pense à ton sort final et renonce à toute haine, pense à ton déclin et à ta mort, et demeure fidèle aux commandements. Pense aux commandements et ne garde pas de rancune envers le prochain, pense à l'Alliance du Très-Haut et sois indulgent pour qui ne sait pas.

Le sage Ben Sira s'adresse à ceux qui savent, c'est-à-dire ceux qui appartiennent au peuple avec lequel le Très Haut a fait Alliance. D'où l'appel de Ben Sira : « *sois indulgent pour qui ne sait pas* ». Le « *compte rigoureux des péchés* » sera sévère pour ceux qui savent. Le péché des péchés, pour Ben Sira, est la rancune, la colère, la vengeance et la haine. Le risque, avec cette attitude, c'est qu'il devienne impossible de revenir en arrière, l'enchaînement de la violence risque de ne plus pouvoir être arrêté. Ben Sira hésite à inclure Dieu dans cet enchaînement. Dans un premier temps, il annonce « *la vengeance du Seigneur* », mais à la fin, il laisse entendre que le Très Haut qui invite à l'indulgence, pourrait être indulgent. À l'époque de Ben Sira, l'idée d'une résurrection n'existe pas encore. « *Demander à Dieu la guérison* », c'est un soulagement immédiat, avant « *le sort final* ».

Lecture de la lettre de saint Paul Apôtre aux Romains 14, 7-9

Frères, aucun d'entre nous ne vit pour soi-même, et aucun ne meurt pour soi-même : si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Ainsi, dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur. Car, si le Christ a connu la mort, puis la vie, c'est pour devenir le Seigneur et des morts et des vivants.

Chacun pour soi ! C'est bien naturel. Cela n'empêche pas les élans de solidarité. Les malheurs qui touchent certains pourraient arriver à tout le monde. On se sent concerné. L'instinct de survie n'est pas seulement individuel, il est aussi collectif. Mais Paul voudrait dire plus. Il voudrait nous faire découvrir que l'homme, en plus d'être capable de solidarité, trouvera sa plénitude en se sentant totalement lié aux autres, totalement frère de tous. Pour Paul, la vie de la personne humaine est invitée à être totalement relationnelle. Pas de vraie vie, si c'est pour soi-même. Et, pour Paul, c'est Jésus qui nous a invités à ça, en ne vivant pas pour lui-même. En ne vivant rien pour lui-même, Jésus nous dit où est la vraie vie. En grec, l'expression traduite ici « *nous appartenons à* » est plus simplement « *nous sommes à* ». Nous sommes les uns aux autres et à Jésus. Ce que Paul développera en disant que nous formons un seul corps (1 Co 12).

Évangile de Jésus Christ selon saint Matthieu 18, 21-35

En ce temps-là, Pierre s'approcha de Jésus pour lui demander : « Seigneur, lorsque mon frère commettra des fautes contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ? » Jésus lui répondit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois. Ainsi, le royaume des Cieux est comparable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Il commençait, quand on lui amena quelqu'un qui lui devait dix mille talents (c'est-à-dire soixante millions de pièces d'argent). Comme cet homme n'avait pas de quoi rembourser, le maître ordonna de le vendre, avec sa femme, ses enfants et tous ses biens, en remboursement de sa dette. Alors, tombant à ses pieds, le serviteur demeurait prosterné et disait : 'Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout.' Saisi de compassion, le maître de ce serviteur le laissa partir et lui remit sa dette. Mais, en sortant, ce serviteur trouva un de ses compagnons qui lui devait cent pièces d'argent. Il se jeta sur lui pour l'étrangler, en disant : 'Rembourse ta dette !' Alors, tombant à ses pieds, son compagnon le suppliait : 'Prends patience envers moi, et je te rembourserai.' Mais l'autre refusa et le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il ait remboursé ce qu'il devait. Ses compagnons, voyant cela, furent profondément attristés et allèrent raconter à leur maître tout ce qui s'était passé. Alors celui-ci le fit appeler et lui dit : 'Serviteur mauvais ! je t'avais remis toute cette dette parce que tu m'avais supplié. Ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ?' Dans sa colère, son maître le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eût remboursé tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur. »

Pierre s'approche timidement de Jésus avec la question qui tue. Dans l'accueil des paroles de Jésus, la question du pardon est le moment où le chrétien décroche. Beaucoup de celles et ceux qui accueillent favorablement les révélations les plus mystérieuses, Jésus vrai Dieu et vrai Homme, sa présence dans le pain de la Messe, décrochent quand il s'agit de pardonner sans condition. « Il y a certaines choses que je ne pardonnerai jamais ». « Il y a des personnes à qui je ne pourrai jamais pardonner ». Pierre se risque à dire « *jusqu'à sept fois* », sachant bien qu'il pourrait buter dès le premier pas du pardon à offrir. Et quand il dit : « *si mon frère...* », nous n'osons pas penser qu'il puisse s'agir de son frère André ! Puisque quelqu'un a commis « *des fautes contre moi* », ma réaction est un réflexe naturel, l'autodéfense, l'instinct de conservation. Même si ma réaction devant une agression ne va pas jusqu'à la vengeance, elle est tout naturellement un repli dans ma coquille, la défense de mon petit espace vital. Remarquons que, comme dimanche dernier, c'est toujours l'autre qui a commis des fautes contre moi. L'entourage de Jésus se croit sans faute. Eux, ils n'ont rien fait contre les autres ! En faisant dire à Pierre « *mon frère* », le texte de Matthieu veut peut-être induire déjà que tout homme est mon frère, et toute femme ma sœur. Et quand Jésus répond avec une parabole en la commençant par « *Le Royaume des cieux est comparable à...* », il nous met tout de suite dans la perspective d'une communauté de vie. Dans la bouche de Jésus, le but de l'Histoire est que les hommes se rassemblent dans la fraternité et la solidarité d'un « royaume d'amour » autour d'un même Père.

Dimanche dernier, Jésus nous mettait en route pour créer des liens entre nous : tous ceux que vous n'aurez pas reliés sur la terre, ça ne sera pas fait et ça sera trop tard. Au travail ! Au travail de relier les gens entre eux ! Vos divisions ralentissent le travail, retardent l'avènement du Royaume. Si Jésus répondait à Pierre en faisant un discours de morale, ça ne passerait pas. Nous pensons ne pas avoir de leçons à recevoir. Alors Jésus nous fait passer un petit film, il nous met devant une histoire dans laquelle nous ne sommes pas impliqués, c'est une manière de ne pas nous heurter de plein fouet et risquer de nous fâcher ! C'est l'art de la parabole. Il faut entendre les paraboles de Jésus avec l'accent de Marseille. Jésus est du sud de la Méditerranée. Il grossit le trait, il exagère pour nous prendre avec le sourire. Personne en Palestine n'avait jamais vu soixante millions de pièces d'argent. Une pièce d'argent est le salaire d'une journée de travail. Cent pièces d'argent c'est déjà trois mois de salaire à rattraper. Mais là où l'histoire de Jésus sort complètement de la route, c'est quand il dit que le patron (qui s'appelle une fois le roi, une autre fois le maître) laisse partir le bonhomme en lui remettant toute cette dette ! Le bonhomme n'avait pas demandé ça ! Il avait demandé un délai, comme s'il allait s'en sortir. Et on voit comment il pensait s'en sortir : en ponctionnant les autres ! Et quand il se retrouve dehors libre, c'est comme s'il n'avait pas réalisé que le maître lui avait fait grâce, il continue sur son idée de ponctionner les autres alors qu'il n'a plus de dette ! Jésus ne dit pas ce qu'en a pensé celui qui ne devait que cent pièces d'argent, on peut deviner qu'il était furieux. Jésus met en scène les autres « *compagnons* ». Ce mot n'est pas juste, il sous-entend une certaine familiarité alors que le texte grec les appelle (*co doulos*) des co-serviteurs. Ces co-serviteurs doivent se sentir visés, ça pourrait être leur tour ! C'est l'ambiance ! Toutes les relations sont coupées entre les personnages du récit : la relation entre le serviteur mauvais et le maître, et les relations des serviteurs entre eux. Il ne reste qu'un lien timide entre les autres co-serviteurs et le maître. Comme souvent dans ses paraboles, Jésus laisse ses auditeurs en suspens. Ici, il ne dit pas comment les choses pourraient s'arranger. Et Jésus force le ton sur la fin, en contradiction avec le début, le maître tout bon devient tout méchant !

Une fois le petit film terminé, Jésus lance une comparaison entre le roi-maître du film et le Père du ciel. Là aussi, Jésus nous provoque, il aurait pu dire le Dieu du ciel, en disant le Père, il nous laisse avec une contradiction entre un Père et un bourreau ! Mais il laisse la porte ouverte en disant « *si...* », laissant entendre que les choses ne sont pas obligées de se passer comme ça. Dans la parabole, le bonhomme endetté n'a pas vu, dans la remise de ses dettes par le Maître, une main tendue pour une relation à reconstruire, il ne voit qu'un fonctionnement comptable. La remise totale aurait pu lui faire signe. Les mots choisis par Jésus pour qualifier l'attitude du maître sont très forts : « *saisi de compassion* », dans le texte grec, c'est : « ému aux entrailles ». S'il n'est pas question d'une remise partielle, un tiers ou la moitié, c'est qu'il s'agit d'une dette qui ne se décompose pas en plusieurs parties. Jésus fait jouer les éléments de sa parabole pour nous faire comprendre que, derrière, il est question de quelque chose qui ne se divise pas, non pas une dette matérielle, mais une dette relationnelle. Une relation à reconstruire. Dans une relation, pour Jésus, c'est tout ou rien. Il n'y a pas des « *je t'aime à moitié* » ! Nos relations ne peuvent pas être seulement un fonctionnement côte à côte, elles sont invitées à être une fraternité, une communion. Mais pour réparer tous ces liens cassés, qui va commencer ? Le seul lien restant dans le récit de Jésus est celui des co-serviteurs avec leur maître. Ils sont tristes. Mais Jésus ne fait jouer ce lien que sous la forme d'une

dénonciation. Personne ne demande pardon à personne dans le film, donc il n'y pas de sortie du drame. Il faudrait que le co-serviteur, victime du serviteur mauvais, demande au maître de revenir sur sa nouvelle attitude, de rester fidèle à sa première attitude, c'est-à-dire de maintenir son pardon du début, en espérant que cette fois-ci le mauvais serviteur réalise qu'il est pardonné par un acte d'amour. Mais c'est du jamais vu qu'une victime intercède pour son ennemi, Jésus ne peut pas mettre ça dans son film.

Et voilà, le seul redémarrage des relations entre les personnages serait que la victime demande au Père de pardonner à son ennemi. Quand Jésus parle ainsi, il se sent toujours concerné par la question. Quand Pierre lui demande s'il faut tout pardonner toujours, Jésus se met dans la peau de Pierre, car lui-même va devoir beaucoup pardonner à beaucoup d'ennemis. Derrière toutes les paraboles de Jésus, il y a toute notre histoire, il y a le défi de la fraternité humaine toute entière, nos égoïsmes, nos violences et nos refus de pardon. De parabole en parabole, Jésus se parle aussi à lui-même et se fortifie dans sa solidarité avec notre humanité, il se met dans la peau de ce co-serviteur souffrant, et il réalise que la seule sortie de l'engrenage de ces ruptures de relations sera un cri vers le Père : « Père, pardonne-leur, ils ne réalisent pas ce qu'ils démolissent ! » Les paraboles de Jésus nous envoient toutes à l'heure finale, à l'instant du salut. Le point de départ du pardon pourrait-il être la parole de Jésus en situation ultime de violence sur la croix : « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* » ? Le problème, c'est que répondre à cette prière semble impossible, c'est trop tard, la violence a été jusqu'à la mort. Combien de fois j'ai entendu des personnes accueillies pour des obsèques, me dire, j'aurais tellement voulu me réconcilier avec lui et maintenant c'est trop tard. C'est toute notre histoire humaine qui est engagée dans cette impasse, qui est enfermée dans ses vengeances et ses refus de pardonner. Comment savoir que le Père a entendu la parole de Jésus ? Comment sentir que celui que nous avons tué, nous pardonne ? C'est là que quelques femmes et quelques hommes « *profondément attristés* » ont témoigné le matin de Pâques que le Père avait entendu la prière de Jésus, parce que Jésus leur a tendu la main d'au-delà de leur refus, d'au-delà de leurs rejets, d'au-delà de la mort qu'ils lui avaient infligée. La réponse à la prière de Jésus est la résurrection de Jésus par le Père. Comme si, dans la parabole, le maître libérait le serviteur mauvais et le rendait à son co-serviteur pour qu'il puisse lui exprimer ce qu'il n'avait pas fait : avoir pitié de lui. En ressuscitant Jésus, le Père reconstruit nos relations avec Jésus, au-delà de la rupture de ces relations par la mort que nous lui avons infligée. En ressuscitant Jésus, le Père nous remet en relation avec celui que nous avons exclu de nos relations. Le Père nous fait grâce de la mort de Jésus, nous fait grâce totalement et infiniment. Le Père reconstruit après la blessure. Le pardon n'est pas revenir avant la blessure, mais reconstruire après la blessure. Encore faudrait-il que le serviteur mauvais accueille son co-serviteur comme un frère. Encore faudrait-il que, prenant conscience de la grâce qui lui est faite, il fasse grâce à son frère. Remettre la dette de son frère serait le signe qu'il a réalisé et accueilli la remise de dette dont il a bénéficié, ce qu'il n'avait pas fait auparavant. C'est parce qu'il n'avait pas compris qu'il était pardonné qu'il ne pouvait pas pardonner.

Devenir porte-pardon sera le signe que nous avons accueilli le pardon. Les apparitions de Jésus ressuscité, à quelques femmes et quelques hommes, sont la main retendue du Père à notre humanité pour relancer le pardon et la communion. Accueillir dans la foi Jésus ressuscité, c'est accueillir cette grâce comme notre raison de vivre. Accueillir cette grâce est une vie nouvelle après nos trahisons. Notre foi est de remettre Jésus dans notre vie, dans notre cœur, au centre de notre carte de relations. Comment ne pas nous sentir alors des « porte-pardon » pour tout homme notre frère ? Ne pas devenir « porte-pardon », c'est rejeter le pardon offert, c'est ne pas accueillir Jésus ressuscité. « *Pardonne-nous comme nous pardonnons* » ne dit pas que Dieu nous demande de commencer à pardonner pour recevoir son pardon, il nous dit que c'est en devenant des « porte-pardon » pour nos frères que nous savons que nous avons accueilli son pardon. La seule alternative à ne pas se venger est de pardonner. Non pas pardonner par un bon sentiment passager, mais pardonner par une décision avec la lumière de la foi. Ce pardon ne sera pas une faiblesse, comme céder devant l'adversaire, ce sera une force, un engagement personnel, un investissement sur l'avenir.